

# OÙ EST DÉSORMAIS L'ENNEMI ?

En juillet 1991, **Barry Buzan**, professeur d'études internationales (Warwick, Westminster, etc.) publie dans les colonnes d'*International Affairs* un article qui tente d'explorer la « collision des identités culturelles » que ne manquera pas de susciter la chute du Mur. Pour lui, plusieurs révolutions sont à l'œuvre : la fin du bipolaire, l'atténuation des rivalités idéologiques, la percée de la société civile, mais aussi une tentation hégémonique émanant d'un groupe d'États capitalistes soucieux de sécurité. Admettons que ce n'est pas mal vu. Cela, toujours selon Buzan, ouvrirait la voie à des conflits culturels, le religieux contre le laïc et, singulièrement, le chrétien contre le musulman. Il oppose ces deux religions en particulier car il distingue dans l'Islam une identité collective puissante et en expansion.

Deux ans plus tard, dans les colonnes de *Foreign Affairs*, un certain **Samuel Huntington** défendra une thèse similaire sous le titre : *The Clash of Civilizations*. Pour mémoire, les sources de conflits ne seront plus idéologiques ou économiques, mais culturelles, et Huntington d'identifier sept (voire huit) identités culturelles dont deux sont susceptibles d'entrer en conflit avec l'Occident :

la culture islamique et la culture confucéenne.

Nouvel ennemi ainsi désigné, le muezzin va-t-il remplacer le Kremlin ? Parce que notre monde manque d'outils conceptuels pour appréhender le chaos des années nihil (2000-2010), cette idée de « choc des civilisations » va se cristalliser dans l'après-11 Septembre 2001, au point qu'il faudra à l'Occident des années avant de réaliser qu'il n'y a pas, et qu'il ne pouvait y avoir de « péril vert », de « péril intégriste », de « péril musulman » qui remplacerait l'ancien « ennemi soviétique désigné ».

Plusieurs raisons expliquent la pérennité des idées – erronées – de Huntington : d'abord, comme le relève le philosophe marocain **Mohammed Abed al-Jabri**, la tendance culturelle occidentale à s'identifier par rapport à un « autre » ; « *Que serait Rome sans ses ennemis ?* », disait **Caton** ? *L'individu grec et romain affirme son identité de citoyen par opposition à l'esclave. Au Moyen-Âge, c'était l'Islam.* » Et, au XXI<sup>e</sup> siècle, Ben Laden, semble nous dire Al-Jabri.

Ensuite, l'Occident s'aveugle sur la nature réelle des conflits. À l'instar de l'œuf et de la poule, qui vient le premier ? L'aiguillon économique ou l'aiguillon cultu-

rel ? Les pétroliers d'Exxon Mobil sont de retour en Irak, grâce à une guerre se targuant de démocratie. Qui a décidé quoi ? Dès 1995, le professeur d'histoire **Graham Fuller** (qui a aussi été chef d'antenne de la CIA à Kaboul, CQFD...) réfute la thèse de Huntington en écrivant que « *le choc des civilisations n'est pas un conflit portant sur Jésus Christ ou Confucius* », mais est lié au partage inégal des richesses, de la puissance, du respect. « *La culture est le mode d'expression des conflits, elle n'en est pas la cause.* » Pour lui, les conflits à venir sont idéologiques et contesteront trois des piliers de l'Occident : l'économie de marché, les droits de l'homme et la démocratie, l'État-nation. Nous voilà revenu à des considérations partiellement matérielles, que nous peinons à reconnaître.

Enfin, troisième source de la ténacité des thèses de Huntington : la survivance du concept Al-Qaïda, qui continue en apparence à valider la thèse du « choc ». Pourtant, comme le reconnaît désormais le commentateur conservateur **Leon Hadar** – lui-même grand utilisateur depuis 1993 du terme de « péril vert » –, le « *monstre islamique* » a surtout « *servi les intérêts du triangle de fer*

*de Washington : bureaucrates, législateurs, groupes d'intérêts.* »

Aujourd'hui, pour tordre définitivement le cou à la thèse du « choc des civilisations », il faut rappeler, en citant le Français **Gérard Chaliand**, que « *si la capacité de nuisance (d'Al-Qaïda et consorts) est considérable, la menace qu'ils représentent pour le statu quo mondial est inexistante. Le bilan global d'une organisation qui promettait l'apocalypse est relativement modeste en effets physiques* » (1). « *La mouvance moudjahidin*, ajoute le chercheur **Philippe Migaux**, *a d'abord contribué à générer quarante ans de retard structurel supplémentaire à une partie du monde arabomusulman* » (1). Bref, à tout le moins le « péril vert » n'a pas tenu ses promesses.

Mais il y a pire que cela : y avait-il simplement « promesse » de conflit avec le monde musulman ? Dans un article de 2004 déjà, le chercheur belge **Tanguy Struye de Swielande** note que tout un courant d'analystes américains considérait que « *l'islamisme s'inscrit naturellement dans l'évolution politique des sociétés musulmanes et n'est nullement hostile à l'Occident et ses valeurs démocratiques* » (2). Ce courant « accommodatoiniste » était d'ailleurs celui qui, au sein

même de l'administration Bush (senior !), avait la main. En juin 1992, conscient de la complexité du monde musulman, le secrétaire d'État adjoint pour le Moyen-Orient et l'Asie du Sud, **Edward Djerejian**, dans un discours connu sous le nom de *Meridian House Declaration*, déclare que « *les États-Unis ne considèrent pas l'islam comme un nouveau "isme"*, que la guerre froide n'est pas non plus remplacée par une compétition entre l'islam et l'Occident, et que l'islam (n'appelle pas) de la part des États-Unis une croisade anti-islamique » (2). En 1992, sous administration Bush, un an avant Huntington...

Vingt ans après la chute du Mur, force est de constater que les « confrontationnistes » avaient tort, que les diplomates de carrière n'avaient pas trop de leçons à recevoir des académiques... et que les libertés nouvelles de notre monde ne doivent pas nous faire peur. ■

ALAIN LALLEMAND

(1) Philippe Migaux, *Le Terrorisme au nom du Jihad*, préface de Gérard Chaliand, André Versaille éditeur, septembre 2009.

(2) Tanguy Struye de Swielande, *Les États-Unis face à l'islamisme radical : perspective historique*, in Cahiers du RMES, décembre 2004.